



# *La littérature de l'entre-deux et le regard sur la langue française : Enjeux linguistiques et identitaires dans l'œuvre de Fouad Laroui*

par Alessandra Rollo

Le centre [...] est désormais partout,  
aux quatre coins du monde.  
(*Manifeste Pour une "littérature-monde" en français*)

RÉSUMÉ : Illustration de l'entre-deux, voire de l'entre-plusieurs-cultures, Fouad Laroui est un talentueux écrivain marocain d'expression française et, en partie, néerlandaise. Comme bien des Marocains, il n'est « ni d'ici ni d'ailleurs » ; son œuvre originale, marquée par la double appartenance de l'auteur et par une forte veine ironique, se teinte de multiples apports issus du multiculturalisme qu'il respire dès sa jeunesse au lycée français de Casablanca, de ses séjours en Occident (il vit aujourd'hui à Amsterdam), de l'ouverture aux cultures européennes. Ses récits en français sont enrichis de nombreuses références, donnant vie à une « espèce de patchwork, de magma où la langue française est là, mais un peu violentée par d'autres langues et par des réminiscences littéraires » (Laroui cité dans Martin & Drevet 107). Dans cet article nous souhaitons réfléchir au rapport que l'écrivain entretient avec la langue et la culture françaises, à travers le ressenti et la quête identitaire de ses personnages liés à la France – et à l'Occident – par un sentiment conflictuel, portant trace du déchirement propre aux auteurs maghrébins du début. Le français : outil d'oppression ou d'émancipation ? Nous focaliserons notamment notre attention sur deux ouvrages emblématiques, *Le jour où Malika ne s'est pas mariée* (2009) et *Une année chez les Français* (2010), sur fond de la complexe réalité plurilingue au Maroc, abordée dans l'essai *Le drame linguistique marocain* (2011).



**ABSTRACT:** Fouad Laroui, a talented Moroccan author who writes in French and at times Dutch, is an exemplar of the in-between – in fact, the in-between-several-cultures. Like many Moroccans, he is “neither here nor there”. His original work, notable for the author’s dual belonging as well as its highly ironic vein, embodies multiple facets of multiculturalism, which he experienced during his youth at the French *lycée* in Casablanca, his trips to the western world (he now lives in Amsterdam) and through openness to European cultures. His stories in French are enriched with diverse references, resulting in “a sort of patchwork – a jumble of words where the French language is present, but it is coloured by other languages and literary reminiscences” (Laroui cited in Martin & Drevet 107). This article reflects on the author’s relationship with the French language and culture, by analysing the sense of identity and search for identity of his characters whose connections with France, and the western world, are marked by conflicting feelings, bearing traces of the Maghreb authors’ own sense of being torn. Is French an instrument of oppression or emancipation? The article focuses on two representative works, *Le jour où Malika ne s’est pas mariée* (2009) and *Une année chez les Français* (2010), set against the complex, multilingual backdrop of Morocco as discussed in his essay *Le drame linguistique marocain* (2011).

**MOTS CLEF :** question linguistique ; identité ; double appartenance ; langue française ; multilinguisme ; humour

**KEY WORDS:** language issues; identity; dual belonging; French language; multilingualism; humour

Inscrit dans un monde « multipolaire », qui entraîne le « décentrement nécessaire du regard » (Le Bris cité dans George), Fouad Laroui illustre parfaitement l’identité plurielle à cheval entre le monde arabe et l’Occident européen, symbole d’une littérature-monde comme « vaste ensemble polyphonique dont les ramifications enlacent plusieurs continents ». Une littérature qui se propose d’exprimer l’intersection et l’hybridité de multiples langues et cultures dans une langue « libérée de son pacte exclusif avec la nation » (*Manifeste* ; voir aussi Chemain-Degrange, Cambon et Gastaldi).

Dans notre contribution, nous nous proposons d’enquêter le rapport que l’écrivain entretient avec le référent hexagonal et la langue française au vu « des singularités et des tensions créatrices de langages » propres à l’écrivain francophone (Gauvin *Écrivain* 6). Pour ce faire, nous prendrons en considération deux ouvrages très significatifs, *Le jour où Malika ne s’est pas mariée* (2009) et *Une année chez les Français* (2010), sur fond de la complexe question linguistique au Maroc, plus largement traitée dans un essai au titre éloquent, *Le drame linguistique marocain* (2011), que nous aborderons le premier ; ce sera également l’occasion d’ouvrir un volet sur le rapport au français des écrivains maghrébins en tant qu’indicateur de leur relation avec la France.



## LE DRAME LINGUISTIQUE MAROCAIN ET LE RAPPORT AU FRANÇAIS DES ÉCRIVAINS MAGHRÉBINS

L'histoire du Maghreb est marquée depuis toujours par un brassage linguistique et culturel, ce qui se manifeste dans la diversification de sa littérature. Les Maghrébins grandissent dans un creuset linguistique qui les conduit, dès qu'ils sont tout petits, à avoir affaire avec plusieurs langues. Au Maroc notamment, la diglossie est plus accentuée qu'ailleurs dans le monde arabe à cause du substrat libyen berbère et des invasions linguistiques qui se sont poursuivies au fil du temps ; il est donc inévitable d'être plongé dans une réalité linguistique multiforme, à tel point qu'il est vraiment difficile de définir quelle est la langue nationale, une langue fédératrice de l'identité marocaine.

En fait, le panorama linguistique est bien plus composite qu'on ne le croit. La langue officielle est l'arabe classique, la langue du Coran et de la religion, ayant une longue tradition écrite, la seule qui soit digne d'être élevée au statut de langue littéraire ; elle reste cependant une langue élitare, voire perçue comme une langue étrangère, très loin de la langue parlée dans la vie quotidienne. L'arabe classique coexiste avec une variété écrite, mais aussi parlée, qui est l'arabe littéraire moderne (l'« arabe classique d'aujourd'hui »), un peu plus flexible par rapport au classique ; c'est la langue de la presse, qui emprunte des mots à l'arabe dialectal. La vraie langue maternelle des Marocains arabophones est la *darja*, l'arabe dialectal marocain ; résultat de l'interpénétration de l'arabe littéraire, des dialectes berbères, du français et, en partie, de l'espagnol, c'est la langue de communication, une langue en évolution, comme le témoigne l'entrée de quelques mots anglais. En milieu berbérophone on parle le berbère ou *tamazight*,<sup>1</sup> le dialecte propre aux autochtones de certaines zones du pays. Les langues dialectales sont pourtant utilisées exclusivement à l'oral, en famille, entre amis, elles sont donc liées à la sphère affective, sans jouir d'aucune dignité écrite. Pour ce qui est des langues de l'enseignement, complémentaires à l'arabe classique/littéraire, le système d'éducation marocain est ouvert à l'utilisation des langues étrangères les plus répandues dans le monde. Dès le premier<sup>2</sup> les enfants apprennent le français, langue de l'administration, des affaires, de la vie quotidienne, et encore « langue de distinction sociale » et « d'ouverture sur le monde » ; elle peut être également une langue maternelle pour les enfants de couples mixtes. Depuis quelques années il y a aussi l'anglais ; à mentionner enfin la diffusion de l'espagnol, surtout au

---

<sup>1</sup> Il existe plusieurs dialectes berbères. Le terme *Amazigh* est utilisé de préférence par les Berbères de l'Afrique du Nord pour désigner eux-mêmes : *Amazigh* au singulier (« homme libre »), *Imazighen* au pluriel (« berbères ») ; le féminin *tamazight* est employé pour indiquer la langue berbère et souvent aussi le lieu d'origine (l'Atlas).

<sup>2</sup> Suite à la politique d'arabisation dans l'enseignement menée à terme en 1989, surtout dans les matières scientifiques, le français est devenu une langue étrangère à l'école, ce qui a eu des retombées négatives sur le niveau général des élèves. Des matières comme les sciences, les mathématiques, l'économie, la médecine n'ont jamais été arabisées à l'université, d'où la crise inévitable de l'enseignement supérieur. Avec la rentrée scolaire 2018, le français est revenu au début de l'école primaire au Maroc, les cours de sciences et de mathématiques sont enseignés non plus en arabe mais en français dès la première année de l'enseignement de base et non en troisième année.



nord du pays, favorisée par l'ouverture de centres culturels et d'une université (Laroui *Drame* 14-77).

En somme, un « drame », bien synthétisé par les mots du journaliste marocain Omar Mounir placés en exergue du livre de Laroui (*Drame*) : « Nous autres Marocains avons tendance à ignorer une chose extrêmement grave : nous n'avons pas de langue ». Il ressort de là que, faute d'une langue maternelle qui puisse se convertir en langue d'écriture, écrire en français n'est pas un choix pour un auteur marocain, un choix impliquant en soi une alternative ; la plupart des écrivains ne maîtrisent pas l'arabe classique, ainsi, surtout pour ceux qui ont fait leur scolarité en français, celui-ci devient une pseudo-langue maternelle. Une réalité que Laroui réaffirme dès *La Fin tragique de Philomène Tralala* (2003) par les mots de l'écrivaine protagoniste. Il a lui-même toujours déclaré qu'il n'a pas « choisi » d'écrire en français : il a étudié dans des écoles françaises, c'est donc la langue qu'il connaît le mieux et dans laquelle il se sent le plus à l'aise. C'est quand même une langue qu'il aime, qui lui donne la possibilité de jouer avec les mots et de s'exprimer librement.

Dans l'Appendice *La malédiction de l'écrivain maghrébin* (153-184), Laroui insiste sur la condition difficile à laquelle se trouve confronté tout auteur maghrébin, qui a du mal à cerner sa véritable identité, hésitant entre langues et rapprochements culturels.

L'adoption du français comme langue d'écriture est le dénominateur commun pour tant d'écrivains provenant des pays de la Méditerranée,<sup>3</sup> ce qui est en quelque sorte paradoxal, car le français, tout en bénéficiant d'un statut privilégié dans plusieurs zones d'Afrique, n'est pas une langue officielle au même titre que l'arabe (Zoppellari).

On sait que le statut du français varie selon les pays et selon que cette langue est langue maternelle, langue officielle, langue d'usage ou langue de culture. De façon générale toutefois, les écrivains francophones, de quelque lieu qu'ils proviennent, ont manifesté leur sentiment d'étrangeté dans la langue, une langue qu'ils ont dû s'approprier et apprivoiser de mille et une façons. Les écrivains francophones ont dû créer leur langue d'écriture dans un contexte de multilinguisme et souvent de clivage diglossique. (Gauvin, *Écrire* 11)

Le rapport avec la langue française est, à vrai dire, assez conflictuel : perçue comme la langue de l'ancien colon, elle est devenue un instrument de liberté, permettant de dire le « non-dit » et de remettre en cause les injustices. Selon Kaoutar Harchi, auteure de *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve*, « [l]a langue française est à la fois un lieu d'oppression et un outil d'émancipation » (Harchi citée dans Fikri). On a donc une sorte de dilemme hamletien entre plusieurs instances pas toujours conciliables.

Dans son étude de 1995, tout en reconnaissant la diversité des productions littéraires francophones, des styles, des histoires et des aires culturelles, Combe en relève les points de convergence – questions de l'émigration et de l'exil, de la double appartenance, « rêve d'unité, de synthèse » (*Poétiques* 135) – et observe que de nombreux auteurs maghrébins maintiennent consciemment le français comme langue d'écriture « au nom de la liberté que cette langue autorise, en comparaison avec

---

<sup>3</sup> Les écrivains qui utilisent l'arabe ne sont qu'une élite qui s'adresse à une élite. Il y a aussi quelques cas d'auteurs arabophones qui expérimentent l'écriture en *darja*, comme Youssouf Amine Elalamy, Mohamed Berrada ou le dramaturge Youssef Fadel.



l'arabe », et ce parce qu'il s'agit d'une « langue laïque », qui n'est pas conditionnée par l'autorité religieuse (*Poétiques* 80-81).

Pour bien des écrivains qui ont des liens avec la France et sa culture, le français est vraiment la langue qui permet de prendre du recul, d'avoir une attitude plus détachée du point de vue émotionnel et qui assure une plus grande autonomie d'expression par rapport aux freins de la morale sociale et aux filtres inhibitoires imposées par la langue maternelle, une langue sacrée de par sa nature ; un cas sur tous, le prix Goncourt 2008 Atiq Rahimi, afghan naturalisé français (Rollo 241). C'est aussi la voie à suivre pour sortir de la périphérie et donner aux ouvrages une résonance majeure au-delà des frontières locales.<sup>4</sup> En outre, la pluralité linguistique (de nombreux mots autochtones sont greffés dans les textes français) ne peut que conférer une saveur exotique contribuant au succès chez le public.

En 2012, Schiavone remarque que « Le français a progressivement acquis une vocation plutôt instrumentale, de langue de communication » ou « de langue véhiculaire », un français qui ne trouve plus dans la culture hexagonale sa référence exclusive, mais qui relève d'une réalité pluriculturelle. Certes, le champ français influe sur les périphéries par ses modèles littéraires et ses jugements de valeur, il n'en reste pas moins que les écrivains maghrébins aspirent légitimement à s'affranchir des contraintes imposées par le centre, dont les intérêts ne s'identifient pas à ceux des anciennes colonies (Halen 18-20). « [...] le véritable élément de renouvellement, c'est que la langue française devient le lieu d'un partage, dont l'enjeu est à la fois la redécouverte de la tradition et l'ouverture sur le monde » (Zoppellari). Tel est, du reste, le souhait de la littérature-monde : « La langue française est vivante en tant qu'outil de travail de nombreux écrivains non français » (Trouillot 199).

Loin d'impliquer un reniement de ses propres racines, qui sont toujours là, le français se configure finalement comme une langue qui « s'irise de tous les reflets du monde » (Bey dans Martin & Drevet 8) : langue héritée de l'histoire – « Peut-être la seule chose de qualité que le colonialisme m'ait donnée » – pour l'algérien Rachid Boudjedra (40), « langue d'écriture et de travail » pour le tunisien Hédi Bouraoui (43), langue aimée pour le marocain Driss Chraïbi (58) et l'algérienne Leïla Sebbar (166), « langue d'intimité » pour l'algérienne Assia Djebar (61), langue à « honorer » pour la tunisienne Colette Fellous (67), « un acquis » plus qu'« un héritage » (86) pour l'algérien Yasmina Khadra, « langue de pensée et d'écriture » pour le marocain Abdelkébir Khatibi (93), « langue de liberté ! » pour Fouad Laroui (108), « langue véhiculaire » pour le tunisien Abdelwahab Meddeb (118), « langue rationnelle » pour le tunisien Albert Memmi (124), vrai « sein maternel » pour l'algérienne Malika Mokaddem (127), langue « bibéronné(e) » dès l'enfance, aujourd'hui « moyen de sortir de la crise » pour l'algérien Boualem Sansal (162).

---

<sup>4</sup> La production littéraire arabe est soumise à une forte censure, alors que la scène éditoriale et artistique parisienne assure un plus grand prestige international, d'où l'ambition à faire partie du gotha littéraire français.



## FOUAD LAROUÏ : UN ARTISTE MULTIFACETTE. DOUBLE ORIENTATION DE SON ITINÉRAIRE PROFESSIONNEL

C'est dans un contexte complexe tel qu'on l'a illustré ci-dessus que se situe l'œuvre de Fouad Laroui, un prolifique écrivain marocain d'expression française et, en partie, néerlandaise – il publie ses romans en français à Paris et ses poèmes en néerlandais à Amsterdam, réservant l'anglais à ses articles scientifiques. Homme cosmopolite, talentueux et polyvalent, ouvert aux cultures européennes, c'est l'un des auteurs venus d'Afrique du Nord les plus captivants et les plus appréciés, reconnu par de nombreux prix.<sup>5</sup>

Issu d'une famille originaire d'Azemmour,<sup>6</sup> il fait de brillantes études au lycée Lyautey, le prestigieux lycée français de Casablanca ; ensuite, il rejoint l'École nationale des Ponts et Chaussées à Paris. Il démarre ainsi une carrière comme ingénieur civil et travaille comme Directeur de la grande usine de phosphates au Maroc. Il séjourne quelques années au Royaume-Uni et obtient un doctorat en sciences économiques ; il s'installe enfin aux Pays-Bas où il enseigne l'économétrie, puis les sciences de l'environnement à l'université libre d'Amsterdam. Parallèlement, il se consacre à l'écriture ; vers l'âge de 30 ans, il décide de suivre sa véritable vocation, coupant avec la vie des sciences et embrassant une carrière d'enseignant et d'écrivain. Il est actuellement professeur de littérature française à l'université d'Amsterdam ; c'est aussi un chroniqueur littéraire à l'hebdomadaire panafricain *Jeune-Afrique*.

Le côté scientifique et le côté littéraire cohabitent en lui, le premier influençant le deuxième ; l'auteur admet que la structure de ses écrits reflète son approche mathématique, ses romans étant conçus comme des démonstrations (Cheddadi).

L'humour et l'ironie, souvent utilisés pour dédramatiser, sont les ingrédients principaux de ses narrations ainsi qu'une arme d'enquête dans ses romans, où il évoque son enfance, son pays d'origine, tout en balançant entre autobiographie et fiction ; c'est aussi une manière d'exorciser le sentiment d'exclusion.<sup>7</sup> Grâce à l'humour mordant de son style, jamais gratuit ni offensif, au sarcasme parfois voilé de mélancolie, aux jeux verbaux jalonnant ses romans, il a connu un grand succès un peu partout, y compris au Maroc qui est la cible privilégiée de ses moqueries.

J'écris pour dénoncer des situations qui me choquent. [...] La méchanceté, la cruauté, le fanatisme, la sottise me révulsent. [...] Identité, tolérance, respect de l'individu : voilà trois valeurs qui m'intéressent parce qu'elles sont malmenées ou mal comprises dans nos pays du Maghreb et peut-être aussi ailleurs en Afrique et dans les pays arabes. (Laroui, *Maroc* 106)

---

<sup>5</sup> *Le jour où Malika ne s'est pas mariée* a été nominé pour le prix Goncourt de la nouvelle ; *Une année chez les Français* a été retenu dans la première sélection du prix Goncourt des lycéens et a obtenu le Prix de l'Algue d'or 2010 ; en mai 2013, *L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine* a reçu le prix Goncourt de la nouvelle. En juillet 2014 Laroui a été couronné par l'Académie française avec la médaille du Grand Prix de la Francophonie et en octobre de la même année, il a remporté le Prix Jean-Giono pour son livre *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*.

<sup>6</sup> Laroui est né en 1958 à Oujda, dans un Maroc qui, deux ans avant, s'était affranchi du colonialisme français.

<sup>7</sup> L'humour est ce qu'il y a de plus difficile à rendre dans une langue qui n'est pas la sienne, il faut une connaissance globale de la culture pour écrire des histoires drôles qui suscitent le rire, les effets ne sont jamais escomptés (Laroui, *Littérature* 107-108).

*Saggi/Ensayos/Essais/Essays*

N. 23 – 05/2020



À l'instar de nombreux écrivains francophones, Laroui concourt, par son activité littéraire, à renouveler et à enrichir la langue française, en la nourrissant de sons et de saveurs d'ailleurs. Richesse linguistique et foisonnement des références littéraires : ce sont là les aspects saillants de ses écrits, où règne une écriture métissée de français, d'arabe, d'expressions désuètes ou argotiques, de mots étrangers, comme on va le voir dans les deux ouvrages que nous avons choisi d'examiner, très représentatifs de la littérature de Laroui.

Ses romans se caractérisent par un double positionnement, s'inscrivant à la fois dans le courant de la francophonie, qu'il considère comme partie intégrante de la culture marocaine, et dans les rangs de la littérature arabe. Le fil narratif de ses histoires court justement à travers la double appartenance linguistique et culturelle « à l'ici et à l'ailleurs » :

Quand je suis en France, je ne me sens pas du tout Français. Aux Pays-Bas, où je vis et dont j'ai la nationalité, c'est évident que je suis un étranger et j'ai un drôle d'accent quand je parle néerlandais. Au Maroc, et je suis loin d'être un cas unique, j'ai un petit problème : la confusion des langues, que j'ai essayé de dépasser en améliorant mon niveau d'arabe. Oui, je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs. Comme beaucoup de Marocains. (Laroui cité dans Miadi)

L'écrivain a fait de cet aspect son point de force, prévenant toute opposition manichéiste Orient/Occident ; dans ses romans il se propose de disséquer la condition humaine, tantôt comique tantôt tragique et irrationnelle.

La quête identitaire, étroitement liée au sujet de la langue, est l'un des axes majeurs de sa production, décliné par divers personnages autochtones qui incarnent le sentiment d'amour-haine envers la langue et la culture françaises. C'est une identité difficile à forger, qui, d'un côté, s'enrichit de multiples saveurs, mais de l'autre, souffre de la difficulté à être bien définie dans un univers, soit marocain soit français/européen, où il faut tout classer de manière claire. Ses personnages tendent à s'écarter de la langue natale ou « vernaculaire » à laquelle on nie le statut de langue par opposition à la « langue véhiculaire ». L'utilisation du français, langue des études, leur permet de découvrir le monde, la littérature, même s'ils portent encore trace du déchirement propre aux auteurs maghrébins, un sentiment de culpabilité du fait d'adopter la langue de l'ancien envahisseur que des écrivains comme Laroui montrent avoir dépassé (Raji).

### *LE JOUR OÙ MALIKA NE S'EST PAS MARIÉE : TRADITION VS MODERNITÉ*

La question de l'absence d'une identité linguistique partagée est au centre de *Le jour où Malika ne s'est pas mariée*, un recueil de conversations de jeunes marocains (étudiants, travailleurs, paresseux) qui se retrouvent au Café de l'Univers de Casablanca et, buvant un café ou une boisson, racontent des histoires situées au Maroc rural, dans les villes ou en Europe. C'est là le prétexte dont se sert Laroui pour offrir un éclairage, toujours marqué par son empreinte d'ironie, sur le quotidien d'un pays déchiré entre traditions et modernité, un éventail d'histoires centrées sur la problématique de la migration, interne (ville vs campagne) ou externe (Afrique vs Europe) ; dès lors, un regard



endogène s'entrecroise avec un regard exogène. En même temps, à travers les yeux de ses personnages, l'auteur nous donne une représentation de la France à partir de la perspective marocaine.

Les huit récits peuvent être classés selon le cadre où ils s'inscrivent : deux se déroulent entre les Pays Bas (*Le jour où Saddam fut pendu*) et la France (*L'esthète radical*), les autres au Maroc, c'est ici que se passent les histoires consacrées à la question linguistique, qui devient le fil rouge de la narration, à côté des problèmes sociaux et politiques. Les récits qui ont pour cadre l'Europe focalisent l'attention sur les difficultés d'interaction auxquelles se heurtent les migrants, surtout musulmans. Laroui n'est pas indulgent avec les Européens, mais il ne justifie pas non plus le fanatisme, la passivité de la population locale, le respect aveugle du pouvoir au nom de la tradition sans exercer aucun esprit critique.

Au fil des histoires, on voit défiler une galerie de personnages qui incarnent l'attitude ambivalente des Marocains à l'égard de la France et de la langue française : à des positions hostiles et conservatrices font contrepoids des réactions plus favorables et progressistes. D'un côté, il y a ceux qui sont attirés par le monde français et occidental, avec sa richesse, sa culture, ses avancées technologiques et les opportunités qu'il offre, de l'autre, ceux qui éprouvent une sensation de rejet pour son laxisme moral, en témoignent les nombreux axiologiques négatifs.

Dès la première nouvelle qui donne le titre au recueil, on assiste à un conflit de générations et de mentalités. L'instituteur Abbas, un homme âgé de petite taille, très peu charmant physiquement, voudrait épouser Malika, une jeune fille marocaine de seize ans, mais elle a projeté son avenir en France et n'a aucune envie de se marier avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle, qui l'obligerait à renoncer à ses aspirations. Face au comportement irrévérencieux de ses enfants, la mère de Malika exprime son regret : « *Mon Dieu, pourquoi ai-je mis mes enfants à l'école française ? Ils ne respectent rien* » (12). Son voisin Si Mahmoud arrive à maudire « *la langue des Français* » (« *Maudite soit-elle* » 15), tout en admettant avec sarcasme : « *bien qu'écrite en français, c'est une lettre très convenable* » (15). Quand il apprend que Marika a l'intention de poursuivre ses études en France, il réagit avec surprise et indignation par des questions au rythme pressant : « *Toute seule ? Dans ce pays de mécréants ?* » (27). On a là bel et bien l'image de ce que la France représente : terre de liberté pour les uns, terre de péché pour les autres.

Dans *Le jour où Saddam fut pendu*, Jaafar, marocain de deuxième génération né en Hollande, en crise avec sa condition d'ici et d'ailleurs, découvre son identité arabe dans le rapport avec son père, qui stigmatise l'Europe comme une « *Europe de malheur* » (69). Tout en étant bien inséré dans le contexte européen, Jaafar, accusé par sa copine de jouer l'« *allochtone* » (57), ne peut se passer de rappeler les discriminations dont les Arabes, les « *sand niggers* » (72), ont été victimes autrefois : « *Quand les Français et les Espagnols occupaient le Maroc, ils menaient des campagnes d'épouillage parmi les "indigènes"...* » (72).

*Être quelqu'un* raconte l'énième traversée malheureuse du Maroc à l'Espagne sur un bateau précaire. Le jeune Lahcen, déçu de son existence – « *Tout plutôt que cette vie, qui n'est pas une. Je ne suis personne, ici. Au moins, à l'étranger je serai quelqu'un* » (157) – commence à imaginer une vie différente (159), il décide alors de s'embarquer en direction de l'eldorado européen (161). En pleine tempête en mer, épuisé par la faim et le froid, il



ose défier Dieu qui paraît rester sourd aux prières des migrants. Dernier geste extrême de défi envers la toute-puissance divine, il saute par-dessus bord et, après avoir pris congé de ses amis : « *Tout ce que je voulais, c'est être quelqu'un... Je vais rentrer chez moi, à pied. Bonne chance à tous, envoyez-moi des cartes postales de l'Italie* » (177), commence à marcher sur l'eau... Les énoncés brefs, bien cadencés, proférés d'un ton sec, transmettent l'amertume d'une vie pas du tout gratifiante et la déception d'un rêve brisé.

Dans le récit *Sur le chemin de la cathédrale*, jouant sur une série de quiproquos et d'échanges verbaux mi-tordus mi-ironiques, se dégage l'écart entre les « *vrais Marocains* », fidèles aux traditions, et les plus jeunes, « *petits malins* » (116) insolents et moqueurs qui utilisent « *la langue des Chrétiens* » (118), mais « *tout le monde mélange les deux langues, ici, à Casa* » (118), rétorquera l'un des jeunes. Enfin la tension s'estompe et la querelle se clôt : « *Nous sommes tous frères et c'est cette satanée cathédrale qui a failli nous faire disputer* » (119).

Parmi les histoires les plus touchantes, il y a *L'esthète radical*, dont le héros est le jeune marocain Ahmed qui vit près de Marseille et éprouve *une sorte de passion pour la langue française* (128) dont il note dans un carnet les expressions qui le fascinent le plus ; objet de regards méfiants ou hostiles au début de son séjour dans la ville, il se sent *pour la première fois [...] chez lui, en France* (135), après qu'une jeune femme l'invite chez son studio. En dépit de ses études en chimie, il se contente d'un « *petit boulot* » (139) dans un complexe pétrochimique qui, en plus d'une certaine sérénité économique, lui donne la possibilité de manifester sa reconnaissance envers la France, dans l'espoir d'être un jour naturalisé français : *il avait l'impression [...] qu'il comptait pour quelque chose en France, qu'il apportait quelque chose à ce pays qui l'avait accueilli* (139). Par une fatalité tragique, Ahmed, déchiré en deux lors de l'explosion d'une cuve à nettoyer, est pris pour un kamikaze qui s'est fait sauter. Analysant le cadavre, le commissaire qui mène l'enquête découvre qu'il portait quatre slips, cela suffit pour en déduire qu'il s'agit du responsable de l'attentat : l'homme aurait mis plusieurs slips pour protéger ses génitaux, en vue de la récompense finale dans l'au-delà avec les *houris* (143). Eh bien, l'explication est beaucoup plus simple : le jeune arabe, chétif et timide, n'était pas sûr de son physique, d'autant qu'il avait été quitté par la « *belle Provençale* » (132), mais n'ayant pas de véritable connaissance du contexte autre (*islamiste* ou musulman, ce n'est pas la peine « *de couper les cheveux en quatre* » 143), M. Dubonnet aboutit à des conclusions fallacieuses.

Au niveau diaphasique, les dialogues des jeunes oscillent entre un registre informel, typique de l'usage étudiant (interjections, gros mots, locutions de la langue parlée) et un style plus formel, pour faire preuve d'une bonne culture. Plusieurs mots et expressions arabes sont disséminés un peu partout dans le livre, attestant le contexte culturel d'origine, ce sont surtout des culturèmes récurrents liés aux traditions, aux vêtements et mœurs locaux (*oustad, hadith, aroubis, taguia, raïs, chérif, makhzen,...*) ou des formules de salutation (*salamou aleikoum*) qui visent à recréer l'ambiance marocaine et à préserver l'atmosphère exotique, ce pourquoi l'auteur ne fournit pas de



traduction ni de glose explicative ;<sup>8</sup> ces mots donnent parfois l'occasion d'insister sur les clichés (« *Houris, putes, c'est kif kif bourricot* » 143).

On trouve aussi des mots empruntés à la langue anglaise, emblème de la moderne société occidentale à laquelle les jeunes voudraient appartenir (*of course, White is white !, OK, no problem, Made in Germany / Made in l'Allemagne,...*). Il ne manque pas de latinismes (*Vae victis !, modus operandi, illico, urbi et orbi, in petto, de visu,...*), qui sont d'ailleurs assez fréquents en français ; par leur emploi les jeunes Marocains souhaitent montrer leur maîtrise du français standard et leur lien avec l'Occident. Et puis encore, deux mots espagnols (*desperados* et *patera*), deux locutions italiennes (*a giorno, tutti quanti*) et un mot allemand (*Kaiser*). Ce sont là les indices d'une réalité multiple que Laroui cherche à représenter dans une langue dynamique et articulée.

Le multilinguisme se confirme une composante importante du recueil, concourant aux jeux verbaux et reflétant l'hétérogénéité propre au Maroc. En définitive, si la diglossie est un « drame », voire une « malédiction », le multilinguisme est pour Laroui un atout (*Table ronde* 14-16).

#### UNE ANNÉE CHEZ LES FRANÇAIS : VOYAGE ENTRE LE MAROC ET LA FRANCE

Dans le même sillon que le livre qu'on vient d'analyser, *Une année chez les Français*, qui est sans doute le roman le plus aimé et le plus populaire de Laroui, fait de l'identité, du racisme et de la compréhension de l'autre ses sujets essentiels, retraçant, de façon amusante et caustique, les difficultés sociales et culturelles de l'intégration. C'est une autre occasion précieuse pour le lecteur de pénétrer la relation qu'a l'écrivain avec la langue et le système culturel français.

On est en 1969, le protectorat français au Maroc a été abrogé en 1956, mais le lien entre les deux pays est encore très fort. Mehdi Khatib, un petit garçon marocain, cadet de trois enfants, après avoir passé ses dix premières années à Béni-Mellal, au pied des montagnes de l'Atlas, en pleine liberté, avec une mère imprégnée de culture ancestrale et un père qui lui a transmis l'attachement à la lecture, est catapulté dans un autre univers culturel. Grâce à son instituteur, il a obtenu une bourse d'interne dans le lycée Lyautey de Casablanca, « *le meilleur lycée français hors de France* » (13).<sup>9</sup> Arrivé un samedi quand les étudiants sont chez eux pour le week-end, portant avec lui juste quelques affaires personnelles et deux dindons sous le bras, le petit Mehdi a l'impression d'être débarqué sur une planète inconnue : il est tout à fait déplacé, la réalité d'où il provient diffère fortement du contexte culturel français en termes de langue, de mœurs, de nourriture. Par sa petite taille, son mutisme, sa difficulté à comprendre le français parlé par ses camarades, Mehdi se retrouve à faire face à un choc culturel, confronté à sa condition d'étranger, d'intrus dérangeant *le bel ordre de l'univers des Français* (122), [*un petit imposteur* (175) qui rappelle « le nouveau » de Flaubert.

---

<sup>8</sup> Souvent motivé par le référent, qui est inconnu ou n'a pas de traduisant dans la langue-culture française, le recours à l'emprunt contribue à faire « résonner la voix de l'autre » (Combi, *Poétiques* 140).

<sup>9</sup> Après l'indépendance, les établissements français au Maroc deviennent gages de réussite et de diffusion de la culture.



C'est une année fondamentale que celle que l'enfant passe au lycée, *l'année décisive de sa vie* (287). Doué d'une intelligence brillante et d'une mémoire prodigieuse, il porte son regard innocent sur le monde extérieur qu'il s'efforce de comprendre grâce au bon sens et à une attitude dénuée de tous préjugés ou superstructures mentales. Une fois le dépaysement initial dépassé, il commence progressivement à s'adapter et à socialiser, il prend plus de confiance en lui, rassuré par les appréciations de ses copains pour sa connaissance du *bon français* (97).

La question linguistique, que l'on respire tout au long de *Le jour où Malika ne s'est pas mariée*, revient ici au premier plan. Laroui transcrit les mots français proférés par les Marocains qui ne maîtrisent pas bien la langue hexagonale tout comme ils sont prononcés, avec un accent de *blédards* (« *Au lyci Lyautey!* » 49, « *Ça n'egueziste pas* » 82, « *C'i pas normal!* » 119). La découverte de mots d'argot inconnus (*frichti, mangeaille, boufffe* 64, *bled* 71, *rab* 87,...), l'incrédulité enfantine face à des sonorités nouvelles, les jeux verbaux mal compris ou réinterprétés (le français favorise les calembours phoniques : *patronyme* > *pâtre onime*, 19, *procession de gueux* > *possession dégueu* > *précession d'œufs deux* > *récession d'mes deux* 82-83, *pays de la faim* > *pays de la fin* 85) créent le fond de toile pour évoquer les représentations stéréotypées qui règlent les rapports entre cultures différentes. Ayant recours au style indirect libre, Laroui nous fait entrer dans la conscience de son héros et y lire ses pensées parfois délirantes.

Par les épithètes élogieuses déployées au fil des pages et le ton déclamatoire des enseignants, le milieu lycéen – la *Mission Culturelle Française*, chargée de « *propager les idéaux laïques de la Révolution...* » (171) – transpire la fierté et l'orgueil d'une grande nation, « *la France éternelle* » (84), parangon de culture, de noblesse et de courage. Même l'un des surveillants, Madini le Marocain, qui ne cache pas son goût pour le vin, admet avec une ironie piquante : « *Les Français, ils mettent du vin dans le biberon de leurs enfants. Et c'est eux qui nous ont colonisés, pas l'inverse, non ? Le vin rend fort et courageux.* » (134). Le professeur de français juge « *une chance extraordinaire d'avoir le français pour langue maternelle...* » (146), puis il ajoute, pour contrebalancer sa ferveur devant une classe métissée : « *L'arabe aussi est une belle langue, bien sûr, avec une longue histoire et un trésor d'œuvres de grande volée, surtout en poésie. Mais l'esprit français... [...]* *Enfin, je vous envie, Saïdi, Khatib, Lahlou... Vous aurez les meilleurs des deux mondes, vous qui serez de double culture* » (146-147).

Les personnages qui peuplent le roman représentent un laboratoire humain à explorer. C'est surtout le contact avec une famille française, le luxe, d'autres habitudes alimentaires qui désoriente le petit Mehdi ; dans la *belle résidence* où il respire *l'odeur caractéristique des Français*, il se sent *dans le royaume d'un autre* et se demande : « *Qu'est-ce que je fais ici ?* » (179), comme il avait fait dès son arrivée au lycée (36). En même temps, cette expérience le poussera à mieux apprécier sa propre famille qui l'accepte tel qu'il est, *tout naturellement* (273).

Le parcours d'intégration s'avère plutôt accidenté : il est appelé Fatima à l'école, Mme Berger s'étonne qu'un Marocain puisse être le premier de sa classe en français, vu que « *sa langue maternelle, c'est l'arabe* » (215), à la limite, « *le premier des Marocains* » (214), il se retrouve même à boire du vin et à manger du porc pour ne pas déplaire ses hôtes (*La France l'observe. Sera-t-il à la hauteur ?* 220). Bref, il est patent que pour les Français de souche il appartient à un univers autre, quoi qu'il en fasse. Et lorsque son



copain Denis demande à sa mère si Mehdi, s'installant en France comme Van Gogh, serait français un jour, la réponse finement polie de la femme est sans équivoque : « [...] notre Mehdi, il sera toujours marocain. Et c'est très bien ainsi. Pourquoi voudrait-il devenir français ? Il n'y a aucune honte à être marocain. C'est même très bien » (228).

D'autre part, il faut prendre acte des préjugés des Marocains envers les Français : certes, on les admirait pour leur sérieux et leur efficacité, mais on les blâmait pour leur manque de religion, et leurs femmes étaient trop libres (268).

Aux prises avec l'exolinguisse, dans un constant entre-deux, Mehdi, fort de ses livres et de son étude, poursuit sa formation dans la double culture, apprenant peu à peu à accepter le point de vue d'autrui et à relativiser ses jugements. Il sera enfin récompensé lors de distribution des prix de fin d'année que l'école confère aux élèves les plus méritants.

À côté de la veine ironique et sagace, mais aussi humanitaire, typique de Laroui, les traits autobiographiques qui sous-tendent l'histoire renforcent l'attrait du public. À travers les aventures du jeune Mehdi, c'est la voix auctoriale que nous entendons, nous découvrons par là le vécu et le ressenti personnel de l'écrivain dans son rapport avec la France. L'identification avec son petit héros se manifeste d'emblée par l'amour compulsif pour la lecture : les livres où Mehdi se réfugie sont son paradis, ils nourrissent son imagination. Laroui partage surtout avec lui la même dualité : un jeu d'équilibrisme entre deux univers culturels – la société occidentale et la société africaine – avec la sensation de devenir quasi-français d'une part et la voix profonde du milieu d'appartenance d'autre part.

Quand on est marocain mais qu'on n'a connu que l'école française, on vit en français, on rêve en français et on croit faire partie de la France. Cela paraît si évident que l'on ne se pose même jamais la question. On n'a aucune distance. Mehdi se fait même quasiment adopter par une famille française. Mais quand il revoit sa mère et renoue avec son milieu familial d'origine, quelque chose en lui finit par s'apaiser. Il trouve cette bonne distance qui lui faisait défaut. (Laroui cité dans Makhoul)

Laroui avoue s'être senti mal dans sa peau au Maroc à un certain moment de sa vie, étouffé par un sentiment d'injustice, d'arbitraire et de colère, ce qui n'est pas sans lien avec la perte de son père, disparu mystérieusement quand il n'avait que onze ans ; c'est précisément pour chercher les racines de son malaise et les raisons de son départ pour l'Europe qu'il s'est approché de l'écriture après son déplacement à Amsterdam. Vivant ses contradictions et assumant ses deux appartenances (une espèce de quasi-apatridie), il trouve enfin, comme son personnage, le juste équilibre entre lui et les Français. Le défi consiste au final à affirmer son individualité, sans se définir par rapport au regard de l'autre pris comme seule unité de mesure.

Sa formation dans les écoles de la mission explique la présence d'un grand nombre de références à la culture française, qui reste le point de repère principal (du Tour de France à la BD *Astérix*, aux célèbres artistes tels que Corneille, Racine, Artaud, La Fontaine, Voltaire, Diderot, Hugo, Valéry, Verne, Verlaine,...), mais d'autres renvois relevant de l'arabité y sont également intégrés, bien des mots et des expressions en *darija* parsemés dans le livre afin de restituer l'ambiance du pays, côtoyés par divers



anglicismes et quelques mots italiens et latins ici et là, tout comme il arrive dans le livre précédent.

On retrouve là l'écho des mots de Gauvin pour qui « [l']écrivain francophone, qu'il serait plus juste de désigner sous le nom de francographe, sait au départ qu'il doit s'appuyer sur des dualités croisées, souvent antagonistes, et sur des lectorats qui ne font qu'amplifier l'ambiguïté de sa situation » ; alternant création lexicale, traduction et emprunt, il forge « cette autre langue ou troisième langue qui lui appartient en propre » (*Écrivain* 13, 15).

D'ailleurs, c'est justement le fait de se situer dans un contexte de relations concurrentielles, sinon conflictuelles, entre le français et d'autres langues de proximité qui engendre chez les écrivains des littératures francophones, placés sous le signe de la déterritorialisation, une « surconscience linguistique », soit une sensibilité plus accentuée à la problématique de la langue comme espace de réflexion et d'exploration (Gauvin *Écrivain* 6-10, *Écrire* 6). Mais, là où une telle condition entraîne un sentiment de doute et d'angoisse, l'écriture devenant « une pratique du soupçon » (Gauvin *Écrivain* 10), Laroui est arrivé à conquérir, non sans difficulté, un bon équilibre entre les différentes réalités linguistiques et culturelles qu'il a touchées du doigt, ce qui transparaît très bien dans ses écrits.

## POUR CONCLURE

De toute évidence, les écrivains francophones nés en dehors de l'Hexagone, mais trouvant dans le français leur point d'ancrage, incarnent par leur parcours singulier l'identité hybride, la pluralité, la découverte de l'altérité. La métaphore du tunisien Tahar Bekri est, à cet égard, bien pertinente : « j'habite une maison à deux fenêtres : l'une arabe et l'autre de langue française » (Martin & Drevet 34).

« [U]n éternel étranger et un citoyen du monde » (Slimani), Fouad Laroui, qui a retenu notre attention ici, se fait porte-parole, par le biais de son exemple et de son œuvre, tant de la culture maghrébine pour les Français et les Européens que de la culture française pour les Maghrébins, dans un mélange constant entre identité marocaine et apports européens qui est le sien. Comme il l'a déclaré : « Apprendre une langue étrangère n'est pas un acte innocent, on n'en sort pas indemne » (Laroui *Apprendre*), cela implique de se projeter sur des paysages nouveaux, de découvrir d'autres représentations du réel.

Pour de nombreux romanciers migrants, la double appartenance culturelle et le bilinguisme, ou bien le plurilinguisme propre aux francophonies, constituent « une source de création » artistique ainsi que « de dédoublement schizophrénique » (Combe *Littératures* 193). Au lieu de rester prisonnier du sentiment d'étrangeté ou d'inadéquation du fait de se sentir doublement "barbare" comme bien de ses personnages et de ses compatriotes affectés par la question identitaire, Laroui a su, à l'instar de Mehdi, dépasser l'impasse et s'accommoder de cette situation. Il n'a pas de comptes à régler avec le Maroc ; de même, son rapport avec la langue et la culture françaises est un rapport pacifié. Finalement, il a gagné le défi de réconcilier dans son œuvre, de façon dialectique, les voix multiples qui habitent l'univers francophone.



En réfléchissant à son écriture originale, dont le trait distinctif est le regard à la fois lucide et ironique jeté sur les contradictions de la société contemporaine – marocaine ou occidentale – et qui trouve sa ligne directrice dans la transculturalité et l'interrelation en tant que facteur enrichissant, nous avons constaté comment la littérature peut solliciter l'ouverture à l'Autre et contribuer à la construction d'un scénario différent, servant de relais entre deux civilisations au-delà de leurs points de friction. On a désormais affaire, rappelons-le, à « un monde "nouveau" [...] pluriel, qu'il faudrait lire dans la perspective de la superdiversité, c'est-à-dire d'une complexification de la diversité elle-même » (Brancaglion, Molinari).

## BIBLIOGRAPHIE

Brancaglion, Cristina, et Chiara Molinari. "Introduction." *Repères DoRiF*, no. 11, *Francophonies européennes : regards historiques et perspectives contemporaines*, nov. 2016. [http://www.dorif.it/ezone/ezone\\_articles.php?id=320](http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?id=320). Consulté le 23 mars 2019.

Cheddadi, Abdesselam. "Au fond je suis laïque : j'estime que la religion est une affaire privée... Mais vouloir une vraie laïcité, tout de suite, c'est utopique." Entretien avec Fouad Laroui, *Le Magazine Littéraire du Maroc*, no. 6, Hiver 2010. <https://dokumen.tips/documents/entretien-avec-fouad-laroui.html>. Consulté le 20 mars 2019.

Chemain-Degrange, Arlette, et al., textes réunis par. "Littérature-Monde" *francophone en mutation. Écritures en dissidence*. L'Harmattan, 2009.

Combe, Dominique. *Poétiques francophones*. Hachette, 1995.

---. *Les littératures francophones. Questions, débats, polémiques*. Presses Universitaires de France, 2010.

Fikri, Mehdi. "Kaoutar Harchi : 'La langue française est à la fois un lieu d'oppression et un outil d'émancipation'." Entretien, *L'Humanité*, 27 sept. 2017. <https://humanite.fr/kaoutar-harchi-la-langue-francaise-est-la-fois-un-lieu-doppression-et-un-outil-demancipation-642595>. Consulté le 28 mars 2019.

Gauvin, Lise. *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*. Karthala, 1997, 2<sup>e</sup> édition, 2006.

---. *Écrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*. Karthala, 2007.

George, Francine. "Étonnants-Voyageurs – Un monde en marche." *Bat'Carré*, Communiqué, 27 fév. 2014. <http://www.batcarre.com/balade-litt-naire/reportage/2014/02/27/festival,etonnants-voyageurs-un-monde-en-marche,175.html>. Consulté le 01 mars 2019.

Halen, Pierre. "Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone." *Études françaises*, vol. 37, no. 2, *La littérature africaine et ses discours critiques*, 2001, pp. 13-31. <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2001-v37-n2-etudfr767/009005ar.pdf>. Consulté le 6 avr. 2019.



Laroui, Fouad. "Le Maroc comme fiction." *Magazine littéraire*, no. 375, avr. 1999, p. 106.

---. "La littérature marocaine d'expression française. Point de vue d'un écrivain." *Horizons Maghrébins – Le droit à la mémoire*, no. 60, 2009, pp. 98-112. [https://www.persee.fr/doc/horma\\_0984-2616\\_2009\\_num\\_60\\_1\\_2714.pdf](https://www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_2009_num_60_1_2714.pdf). Consulté le 4 avr. 2019.

---. *Le jour où Malika ne s'est pas mariée*. Julliard, 2009.

---. *Une année chez les Français*. Julliard (Pocket), 2010.

---. *Le drame linguistique marocain*. Zellige, 2011.

---. "Apprendre une langue étrangère n'est pas un acte innocent." Intervention de Fouad Laroui, CIEP, *Daylimotion*, 7 oct. 2015. <https://www.dailymotion.com/video/x3bb4fq>. Consulté le 28 mars 2019.

Makhlouf, Georgia. "Entretien. Fouad Laroui : une vie entière dans les livres." *L'Orient Littéraire*, no. 64, oct. 2011. [http://www.lorientlitteraire.com/article\\_details.php?cid=6&nid=3589](http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3589). Consulté le 9 mars 2019.

"Manifeste pour une littérature-monde en français", *Le Monde des Livres*. *LeMonde.fr*, 15 mars 2007. [http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde\\_883572\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html). Consulté le 25 fév. 2019.

Martin, Patrice, et Christophe Crevet, entretiens réalisés par. *La langue française vue de la Méditerranée*, Préface de Maïssa Bey, Léchelle, Zellige, 2009.

Miadi, Fadwa. "Fouad Laroui : 'Je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs'." *BabelMed*, 29 nov. 2010. <http://www.babelmed.net/article/433-fouad-laroui-je-ne-suis-ni-dici-ni-dailleurs/>. Consulté le 25 mars 2019.

Raji, Hicham. "Fouad Laroui : Un regard amusé et lucide." *Babelmed*, 07 oct. 2004. <http://www.babelmed.net/article/1814-fouad-laroui-un-regard-amuse-et-lucide/>. Consulté le 25 mars 2019.

Rollo, Alessandra. "Syngué Sabour, Pierre de patience : du roman au film. Réflexions autour de la traduction intersémiotique et de la traduction interlinguistique en italien." *Interculturel*, no. 24, Textes réunis par Andrea Calì, 2019, pp. 237-276.

Schiavone, Cristina. "Les francophonies et francographies africaines face à la référence culturelle française." *Repères DoRiF*, vol. 1 no. 2, *Voix/voies excentriques : la langue française face à l'altérité*, 2012. [http://www.dorif.it/ezone/ezone\\_articles.php?art\\_id=51](http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?art_id=51). Consulté le 23 mars 2019.

Slimani, Leïla. "Fouad Laroui ethnologue." *Jeune Afrique*, 13 août 2010. <https://www.jeuneafrique.com/195439/societe/fouad-laroui-ethnologue/>. Consulté le 30 mars 2019.

Table Ronde *Écrire dans une autre langue*, Forum "La Langue française pour territoire." 12 oct. 2016, pp. 1-23. [https://www.sgd.org/phocadownload/Manifestations/2017/Table\\_Ronde\\_ECRIRE\\_DANS\\_UNE\\_AUTRE\\_LANGUE\\_SGDL\\_2016.pdf](https://www.sgd.org/phocadownload/Manifestations/2017/Table_Ronde_ECRIRE_DANS_UNE_AUTRE_LANGUE_SGDL_2016.pdf). Consulté le 01 avr. 2019.



Trouillot, Lyonel. "Langues, voyages et archipels." *Pour une littérature-monde*, sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud, Paris, Gallimard, 2007, pp. 197-204.

Zoppellari, Anna. "Le Maghreb : de l'exil linguistique à la littérature-monde ?." *Repères DoRiF*, vol. 1 n. 2, *Voix/voies excentriques : la langue française face à l'altérité*, 2012. [http://www.dorif.it/ezine/ezine\\_articles.php?art\\_id=44](http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?art_id=44). Consulté le 23 mars 2019.

---

**Alessandra Rollo** est enseignante-chercheuse en Langue et traduction françaises à l'Université du Salento. Elle est titulaire d'un Doctorat en Linguistique française ; elle a suivi un Cours de perfectionnement à distance en "Traduction spécialisée dans le domaine de l'économie, de la banque et de la finance". Ses intérêts de recherche se situent notamment dans les domaines de la linguistique cognitive, de la traduction (secteurs économique et audiovisuel) et de la bande dessinée. Elle a publié trois monographies, en plus de nombreux articles de langue et linguistique françaises.

[alessandra.rollo@unisalento.it](mailto:alessandra.rollo@unisalento.it)

---